



L'île des anamorphoses

version de Jean Effer

Ceux et celles qui le connurent – ou pensèrent l'avoir connu – s'accordent à dire qu'il était arrivé sur leur île depuis l'ancien embarcadère. À l'époque, il avait dû franchir l'étendue de mer qui les séparait du littoral en empruntant un bac, antique moyen de transport aujourd'hui totalement démodé. Dès le moment précis de son apparition, il scella de cette manière terriblement datée son appartenance au passé, celui-ci étant l'essence même du temps nécessaire pour forger une histoire. Et l'empreinte tangible de son existence ne subsista plus que dans les seuls souvenirs de ceux qui le croisèrent et survécurent jusqu'à aujourd'hui.

Nul doute cependant que, durant toute la traversée, laquelle fut relativement courte, il prit le temps de goûter aux embruns mêlés de gas-oil, se laissa aller aux trépidations des machines qui secouaient les ponts où se terraient les passagers les moins téméraires, risqua un œil dans la cabine du commandant, bref se comporta tel un touriste ordinaire sur une embarcation pittoresque mais dépourvue de risque. Nul doute également qu'il sut détailler les contours des hublots savamment rouillés par l'air marin, remarquer le sol accidentellement rafraîchi par l'eau de quelques vagues plus hautes que d'autres, humer le parfum du sel, écouter le chant strident des mouettes et se laisser enfin happer par les nuages passant hors de portée de l'horizon.

Mais personne ne prit garde à lui ce jour-là.

Quelles que furent les circonstances de son naufrage volontaire parmi eux, vieux soldats campés sur un territoire âprement défendu, il s'y installa sans vergogne à peine débarqué. Il fut établi qu'il vécut là en autarcie toutes ces années, seul dans une petite maison de marin acquise par le biais d'un notaire du continent qui lui servit d'intermédiaire durant toute la transaction et resta évasif sur l'identité de ce nouvel insulaire.

On le vit capable de se chauffer seul avec le petit bois de son étroit jardin et des arbres environnants, de se nourrir des coquillages de l'île et de quelques poissons ou encore de baies sauvages et d'un modeste potager. Par chance, il bénéficia d'un puits qui l'approvisionnait en eau fraîche et pure. Il lavait ses vêtements dans une lessiveuse hors d'âge et se laissait pousser la barbe qu'il entretenait, jour après jour. Il se coupa lui-même



les cheveux pendant des années, jusqu'à ce que sa calvitie naissante lui ôta une ultime préoccupation.

Tel un Robinson des temps modernes, il put réunir, d'après les gens du village qui virent là un trait de sa singularité, le strict nécessaire pour survivre, ne sortant que pour de quotidiennes promenades solitaires. Comme il ne buvait pas et qu'il ne fumait jamais, il n'eut donc aucune raison de fréquenter les cafés ou les fêtes locales, restant par conséquent ostensiblement étranger à la vie extérieure.

Pour tout le monde, le mystère sur sa véritable identité resta entier. S'appelait-il Jorge ou vivait-il en paix qu'on commença à se méfier de lui.

On apprit cependant, ou on crut l'apprendre, sa fuite d'un lointain pays mais on n'en sut jamais la raison véritable. Avait-il aidé des résistants à fuir ou les avait-il dénoncés que cela ne changeait rien au fait que personne sur l'île n'arrivait à le trouver sympathique. Aussi s'en trouva-t-il beaucoup pour suggérer qu'il n'était pas aimé de ses compatriotes! Politiquement, il semblait éviter tous les partis – on ne le vit pas s'inscrire sur les listes électorales ni voter - mais le sien – si tant est qu'il en eut un – ne devait pas être bien meilleur.

On comprit rapidement, en se basant sur ses regards jetés derrière son épaule, sa manière de rentrer chez lui en s'engouffrant dans l'ombre de sa porte, que non seulement il devait craindre un poursuivant mais qu'il finissait par s'identifier malgré lui à son propre ennemi, à son corps défendant.

Un jour il en vint à prétendre, histoire sans doute de couper court à toute altercation, que, de là d'où il venait, était établi un code des voyous qui stipulait que le plus déterminé des deux à survivre provoquait l'autre en duel pour le tuer. Un silence gêné accompagna ces menaces à peine voilées, appuyées d'un regard froid et équivoque. Personne n'ayant jamais osé se battre avec l'étranger, fort et musclé malgré sa maigreur, il ne restait plus que la mer ou les cieux pour l'affronter et le vaincre, si tel était son destin.

À cause de son patrimoine immobilier qui, avec la spéculation foncière, suscitait des convoitises, on supposa qu'il avait rapporté un trésor *des Amériques*, jalousement tu et gardé, peut-être trouvé dans une mine de la longue Cordillère des Andes. Ou peut-être était-ce l'argent qu'il amassa par ses supposés trafics ou la prime donnée impunément par quelque dictateur pour lui avoir livré des résistants ? On prétendit qu'il avait caché



son butin sur l'île mais personne ne sut où, ni ne trouva le plus petit indice d'une quelconque cachette.

Jamais cependant il ne contredit cette légende d'un trésor enfoui. Au contraire, il savait alimenter, par ses silences, l'existence bien réelle d'une manne providentielle.

Car il lui venait à l'esprit qu'il aurait pu être un autre, cet autre. D'où la possibilité de son existence sur l'île. Et cet « autre », qui devait bien exister quelque part, avait, à son tour, pris sa place. À moins que ce ne soit l'inverse. Dans ce cas, qui aurait pu dire lequel des deux vivait à la place de l'autre ?

Ils existaient dans des espace-temps à la fois caractéristiques et ordinaires de l'Univers et n'importe lequel de ces espace-temps se ressemblait. En définitive, leurs vies étaient interchangeables car universelles, cosmiques car triviales, différentes parce que semblables.

Tel était le premier secret de Jorge, sa façon singulière de voir la vie. Il notait :

« Voilà l'histoire telle que je peux me la raconter. De ce point de vue, un de plus, ce n'est pas moi qui ait écrit ce récit. Je le trouve étranger à ma vie alors que les vies des autres résonnent si fortement en moi que je pourrais les avoir écrites. Peut-être ainsi aurais-je pu avoir écrit ce texte de la vie de Jorge. Peut-être suis-je Jorge en définitive ? Ou ne suis-je pas Jorge, ce qui reviendrait au même, car ce texte a pu être écrit par quelqu'un se faisant passer pour lui... »

Le personnage qu'il jouait était insaisissable, présentant trop de facettes. Qui était-il vraiment ? À quel moment avait-il été lui-même ?

Tout cela devait être balayé par les éléments naturels, lesquels se moquent bien de nos états d'âmes.

Il y eut donc de grandes tempêtes, qui firent s'écrouler les pontons des deux embarcadères, rendirent caduque la traversée en bac et accélérèrent le projet de liaison qui devait en fin de compte précipiter la chute de l'île. La forme de celle-ci évoluait inéluctablement de toute façon, elle se faisait insidieusement grignoter par les marées, tandis que notre héros ténébreux s'absorbait en son sein.

À ses dépens, un pont fut donc construit, rattachant réellement l'île au continent. Été après été, il fut alors envahi dans son quotidien par des flots ininterrompus de touristes qui l'arrachaient à sa méditation, l'obligeant à reprendre pied avec la réalité environnante. La fièvre était venue sur l'île avec cet ouvrage hideux, béton suspendu au-dessus des flots, et il n'y avait plus rien à faire pour les autochtones, débordés et



terrorisés, à part se terrer davantage dans ce qui leur restait de dignité, abandonnant aux promoteurs les restes de leurs terres séculaires.

Enfin, lorsque l'île fut menacée par la montée des eaux, suite au réchauffement climatique, et que la petite bicoque de Jorge, ou ce qu'il en restait, fut à son tour menacée, l'histoire changea de teneur, comme elle aurait pu changer de perspective maintes et maintes fois déjà.

Le temps devenait insaisissable : trop de passé paralysait le présent et la possibilité d'un futur serein et radieux était dès lors exclue. L'espace restait insaisissable : trop de lieux se confondaient, même si les bars branchés de Buenos Aires lui feraient regretter tel petit bistrot du port... Quant à l'île, elle n'avait jamais été qu'une illusion, posée sur la mer, insaisissable car lorsqu'on s'y déplace on ne peut la voir dans sa totalité. *A fortiori* quand on reste en son centre. Une anamorphose au milieu d'autres anamorphoses.

Il y avait eu le temps de l'histoire et il y aurait maintenant le temps de l'individu. Car il ne se résoudrait pas à ce que l'histoire continue après lui, après l'inéluctable. Il tâcherait de repartir en laissant derrière lui autant de questions que d'hypothèses. Nul ne l'oublierait, nul ne ferait plus comme s'il n'était jamais venu sur l'île un beau matin, à *l'abordage*.

Lorsqu'il décida subitement de prendre soin de sa personne (pour paraître plus présentable sur son lit de mort ou pour séduire quelqu'un ?) il passa de longues heures dans les saunas, les hammams, les douches d'eau de mer et surtout les bains de boue, dans le centre de thalassothérapie à la mode qui venait tout juste d'ouvrir. Il se faisait beau comme pour se défaire de toute la laideur qu'on lui avait attribuée. En silence, comme à son habitude.

Puis, au cours de cette même année, lassé de ses errements aveugles dans la matière nauséabonde et de la promiscuité des métropolitains badigeonnés de vase, auxquels il était devenu allergique, il se mit à parcourir le pont à pied, fuyant le monde à contre-

4

« Je décidai de sortir enfin de cette prison qu'était devenue l'île » devait-il écrire sur son petit carnet de notes, une extension de son esprit.

C'est comme s'il sortait au grand jour pour la première fois depuis des années, comme si cette île était une image déformée et dont, bizarrement, seul le pont pouvait reconstituer la réalité.



« Je la voyais différemment, sans la voir, je me rendais compte que j'aurais pu en faire le tour des siècles et des siècles sans en comprendre l'essence même. »

Ses voisins y avaient-ils vraiment cherché son trésor ? Ridicule ! L'île avait toujours été, à ses yeux, un trésor en elle-même et il n'y en aurait pas d'autre. Il n'y en avait jamais eu d'autre. Il suffisait de voir son image hors du temps, sa réalité indubitable et permanente pour s'en convaincre.

Il se réfugia à nouveau dans le labyrinthe de ses pensées, celles qu'il gardait pour lui, inaccessibles à autrui. Pour lui rien n'existait désormais en dehors de son être mais le sujet de ses réflexions (à savoir lui-même) s'éloignerait en devenant de moins en moins réel, le conduisant à son insu vers sa propre déchéance, il le sentait bien. De nombreuses fois il fit le tour de l'île pour revenir sur ses pas. Par hasard ou par nécessité, comme si ses promenades avaient reflété de la sorte le fond de son âme. Lorsqu'il disparaîtrait, cette folie ainsi amassée s'évanouirait avec lui.

Souvent on le surprenait à errer sur la partie de dune comprise entre l'épi de la Pergola et le Peu des Hommes, au niveau du village où il s'était établi. Même par mauvais temps. Il dut pourtant y renoncer un jour, non par couardise mais parce que les travaux nécessaires au renforcement de la plage tardaient à être terminés, interdisant durablement l'accès au littoral. Cependant, l'enrochement tenait bon, même si des pieux émergeaient du sable. Mais aucune malle remplie de pièces ou de bijoux n'y fut dévoilée ou ne survécut aux marées impétueuses. On se dit alors qu'elle avait dû être emportée par les flots.

Bien après que l'embarcadère fut détruit, que le pont exista depuis plus de dix ans et que la disparition de cet étrange personnage fut officiellement avérée, l'expertise de sa demeure révéla que ses seuls biens avaient été un lit en fer, des draps blancs, quelques photos en noir et blanc et une cravate jaune canari. On se souvint d'ailleurs à cette occasion que, chaque dimanche, il mettait un mouchoir parfumé d'eau de Cologne à la pochette de son unique veste, celle-la même qu'il portait le soir de son arrivée. D'autres habitants se rappelèrent de lui se promenant avec une canne, tel un aveugle. Curieusement, on ne retrouva pas de canne ayant pu lui appartenir dans son ancienne maison. En revanche, il avait punaisé sur l'un de ses murs une carte de l'île qu'il pouvait probablement décrire les yeux fermés dans le secret de son intimité car jamais sa cahute ne fut véritablement éclairée. Et, de la même façon, il devait reconnaître les



livres sur les étagères en les parcourant des doigts tant la pénombre baignait cette demeure.

Ému devant tant de dénuement on finit par avouer que, oui, parfois, il s'était confié aux autres...

À ceux qui étaient marins il dit qu'il fut pêcheur, à ceux qui restaient à terre il dit que trop longtemps il voyagea, à celles qui le trouvaient beau il raconta qu'il fut marié, autrefois. Il prétendit venir d'Amérique, sans préciser si c'était d'Amérique du Sud ou des États-Unis, et chacun crut savoir d'où exactement, pour se donner de l'importance (son surnom américain, Boggie, qu'il avoua un jour prêta, certes, à confusion). À chacun il trouva à répondre ce qu'il voulait bien entendre, comme si seules les questions qu'on lui posait avaient, en définitive, de l'importance.

Avant cette fin obscure, beaucoup de temps devait passer durant lequel il avait relâché sa vigilance, ayant commis quelques entorses à son train de vie. Il s'asseyait désormais dans un café du port afin d'y prendre un repas car à présent il avait faim d'autre chose que de lui-même. Les autres clients faisaient comme s'il n'était pas là car il avait été si souvent absent que sa présence était devenue celle d'un fantôme. C'est alors qu'une serveuse, prénommée Juliana, vint à sa table telle une intruse et le dévisagea longuement. Elle hésitait, pensant qu'elle avait dû le confondre avec quelqu'un d'autre et faillit repartir sans même prendre sa commande. Mais elle se ravisa, sa curiosité étant plus forte que sa timidité.

– Excusez-moi, demanda la jeune femme, mais ne seriez-vous pas Jorge ?

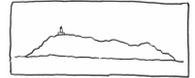
Ils venaient tout juste de se rencontrer. C'était donc là un mystère paradoxal, qu'il ne s'expliqua pas sur le moment. Puis il lui revint que le présent n'était somme toute que la fibre dont le futur passé était tissé.. Ce présent-ci devenait donc explicable.

– Ah non, excusez-moi, dit-elle se ravisant devant son air sombre, je dois vous confondre avec un autre...

– Pourquoi, nous nous connaissons ? C'est d'autant plus étrange que je m'appelle effectivement Jorge.

– Ah oui ?

– Mais vous avez raison, reprit-il, nous ne nous connaissons pas, de toute évidence...Par contre, peut-être avez-vous rencontré mes parents ? Vous-même ou vos propres parents ? Ils habitaient une petite cabane de pêcheur, dont j'ai hérité et où je me suis installé après avoir réglé les quelques frais de succession.



Je suppose que votre établissement est cet endroit qu'ils me décrivaient dans leurs lettres il y a longtemps. Ils étaient des habitués de ce café du port. Avouez que c'est une drôle de coïncidence, n'est-ce pas ?

- Vous leur ressemblez étrangement...
- C'est possible, bien que je ne les ai pas revus après mon départ, il y a plus de trente ans. J'habitais sur le Nouveau Monde lorsque j'ai appris la nouvelle de leur décès accidentel en mer. Alors j'ai tout abandonné, ramassé mes maigres économies et je suis revenu vivre ici.

Ainsi, la serveuse fut-elle l'unique dépositaire et confidente du secret de Jorge. Elle seule sut un jour pourquoi il était arrivé sur cette île, et comment il était devenu propriétaire de cette habitation, laquelle lui revenait de droit.

De son côté, il songea qu'en fait la maison qu'il habitait avait toujours été et resterait celle de ses parents, pas la sienne. Ou qu'elle avait été la sienne avant d'être la leur, quelle importance ?

Jorge avait nettoyé tant de fois la petite terrasse craquelée qui la longeait que c'était tout comme. Il en enlevait la mousse et les mauvaises herbes comme il aurait pu le faire sur la tombe de ses parents si on avait retrouvé leurs corps.

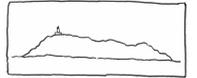
Mais, puisqu'on avait démasqué son identité, l'île n'était plus un refuge. Il lui fallait donc la fuir, fuir à nouveau. Pour aller où ?

Pendant que ses ennemis - car, bien sûr, il avait des ennemis, ayant vécu suffisamment longtemps pour cela au même endroit - le cherchaient en vain sur ce qui était devenu une presque-île, il reprendrait la mer et verrait s'éloigner, en une dernière image - qui est aussi la première que l'on perçoit en l'approchant - ces plages, ces dunes et ces falaises, ces clochers émergeant de la cime des arbres : son île.

On raconte ainsi qu'au petit matin on put voir une frêle embarcation passer sous le gigantesque pont entre deux énormes piliers et faire voile plein Ouest. À son bord il devait y avoir Jorge, sinon qui d'autre ? Un seul homme en tout cas, mais différent de celui qui était resté aussi longtemps sur cette terre émergée.

Ce dernier fait était la seule chose tangible en ce moment protéiforme.

La victoire de l'une sur l'autre étant déjà proclamée, il n'y eut pas de combat ultime, juste une vague de trop, une dernière vague. Le frêle esquif n'atteignit jamais l'Argentine.



Peut-être disparut-il vraiment à ce moment précis, emportant son carnet dans la mer, victime ayant finalement été rattrapée par son assassin, lequel avait pris une forme inattendue ?

La forme d'une vague, reflétant ses regrets et ses espoirs, miroir perpétuellement déformant...